



UNE OPPOSITION ATOMISEE

Un coup d'oeil sur la situation des partis politiques dans la première phase du processus électoral (à suivre).

ENERGIE: UNE PRIORITE POUR L'AVENIR

OU EN EST L'EMANCIPATION DE LA FEMME DIX ANS APRES LA TRIOMPHE DE LA REVOLUTION ?

NIXTAYOLERO : DIX ANS DE THEATRE POPULAIRE.

Un théâtre qui tend un miroir critique à la société nicaraguayenne pour que les mentalités changent.

POUR DES RAISONS D'IDEOLOGIE OU D'HYPOCONDRIE, NOUS NE VOULIONS PAS NON PLUS DEVENIR DES BOURGEOIS OU DES ROIS..."

Pour le plaisir, des extraits du livre de Tomas Borge, "La patiente impatience".

EN BREF :

- L'approvisionnement pétrolier

40P 11481

UNE OPPOSITION ATOMISEE

par Vilma Gutierrez

Managua, 13 mai (ANN) Dans le cadre de la première phase du processus électoral, commencée fin avril, les partis politiques s'organisent et préparent les conditions juridiques de leur participation aux différents scrutins, mais avec des différences notoires et sous le signe des querelles intestines.

Il existe désormais 17 organisations politiques, qui devraient participer le 25 février 1990 à la présidentielle, aux législatives, aux municipales, à l'élection des conseils régionaux de la Côte atlantique et à l'élection du parlement centraméricain.

En 1984, il y avait douze formations, dont seulement sept s'étaient présentées aux élections. Aujourd'hui, neuf groupes supplémentaires ont demandé leur légalisation dont seulement quatre ont été approuvées. Ces chiffres pourraient laisser croire que les Nicaraguayens ont le choix entre de multiples idéologies et de multiples programmes de gouvernement. Mais en réalité, il ne s'agit que du résultat de scissions au sein de six partis d'origine.

La proximité de l'échéance électorale a donné à la vie politique un caractère plutôt agité, surtout chez la majorité des partis d'opposition, qui tentent d'accorder leurs violons et de clarifier leur situation juridique auprès du conseil des partis politiques, organisme de tutelle. Mais ce dernier a rencontré des difficultés car il est impossible d'attribuer la personnalité juridique aux diverses fractions d'un même parti qui revendiquent chacune pour elle-même les droits historiques, le programme, les statuts, l'emblème et même le nom.

A droite de l'échiquier politique, en dehors du Parti social-démocrate qui a réussi à maintenir son unité, il existe quatre fractions du Parti conservateur, quatre du Parti libéral et quatre du Parti social-chrétien.

Les partis qu'il est convenu d'appeler de gauche ne connaissent pas de remous: en plus du Parti socialiste (PSN) du Parti communiste (PC de N), du Mouvement d'action populaire marxiste léniniste (MAP-ML) et du Parti révolutionnaire des travailleurs (PRT), on compte désormais une nouvelle organisation, le Mouvement d'Unification révolutionnaire (MUR), qui regroupe des anciens membres des formations précédentes et du FSLN.

Le Parti unioniste centraméricain (PUCA) est divisé en deux courants. La fraction d'Alejandro Arevalo avait demandé sa légalisation sous le nom de Parti intégrationniste d'Amérique centrale (PIAC), qui fait partie du "Groupe des Quatorze".

Finalement, le conseil des partis politiques a décidé d'accorder la personnalité juridique au Mouvement

d'unification révolutionnaire (MUR), à la fraction de Miriam Argüello du Parti conservateur qui s'appellera désormais "Alliance populaire conservatrice", au Parti libéral d'unité nationale (PLIUN), et au Parti du social-conservateur, dont le leader est Fernando Agüero. Ce dirigeant conservateur opposant à Somoza, avec qui pourtant il avait fini par s'allier, était passé à la Contra en 1981.

Le Conseil des partis a accepté de renouveler le statut légal du Mouvement démocratique nicaraguayen (MDN), d'Alfonso Robelo. Cette formation n'avait plus aucune activité depuis que ses leaders avaient rejoint la Contra il y a six ans.

La légalisation a été refusée à cinq groupes qui, étant des fractions à l'intérieur de partis déjà existants, voulaient garder le programme et l'emblème de leur organisation d'origine, ce qui est interdit par la loi électorale (voir tableau ci-contre).

Face à cette mosaïque de partis qui, au lieu de croître se divisent, le FSLN paraît uni et solide, peut-être plus qu'avant, et se dispose à gagner les élections avec une marge qui rendra sa victoire indiscutable.

Dans un article publié dans le quotidien de droite *La Prensa*, Joaquín Mejía, un dirigeant libéral, signalait la tendance au fractionnement de l'opposition: "Il faut bien se rendre compte que le mal dont souffrent nos partis n'est pas seulement de la faute du gouvernement et de son parti. En vérité l'opposition est lourdement responsable de ses graves faiblesses (...). Ne serait-ce pas que quelques prétendus leaders paniquent à l'idée d'une unité qui leur ferait perdre leur magnifique prestige de chef". Et de continuer: "Attention, pourrait se dire un de ces leaders, en m'unissant avec un autre, je perds le contrôle des finances: mieux vaut tenir que courir et mieux vaut gérer son parti comme on gère une ferme ou un poulailler que devenir dans le meilleur des cas un simple administrateur". C'est ainsi que l'opposition elle-même reconnaît que les ambitions personnelles ont empêché l'unité et menacent même la cohésion précaire du "Groupe des Quatorze". Tandis que les uns sont allés au Guatemala pour rencontrer la Contra et s'entendre avec elle, les autres refusent toute alliance avec une organisation qui défend les intérêts d'une puissance étrangère. Pour la présidentielle, les uns avancent certains noms, que les autres rejettent pour proposer leurs propres candidats. Ainsi, le "Groupe des Quatorze" n'a pas réussi à trouver un consensus pour décider s'il présentera un candidat unique, ou bien si chaque formation ira aux élections pour son propre compte ou encore si des groupes formeront des coalitions.

D'ores et déjà, des partis ont choisi de faire cavalier seul: il s'agit du PUCA, du MAP-ML et du PRT. Cependant les observateurs locaux estiment qu'ils auront du mal à trouver les 8'000 membres nécessaires puisque chaque

parti ayant un candidat doit être représenté par deux personnes dans les bureaux de vote, qui sont au nombre de 4'000.

1) PARTIS REPRESENTES AU PARLEMENT.

FSLN

Mouvement d'action populaire marxiste-léniniste (MAP-ML)

Parti communiste (PC de N)

Parti socialiste (PSN)

Parti populaire social-chrétien (PPSC)

Parti libéral indépendant (PLI).

Parti conservateur démocrate (PCD).

2) partis extra-parlementaires (légaux)

Parti révolutionnaire des travailleurs (PRT)

Parti unioniste centraméricain (PUCA)

Parti social-démocrate (PSD)

Parti social-chrétien (PSC)

Parti libéral constitutionnaliste (PLC)

3) partis ayant demandé l'attribution de la personnalité juridique

L'ONT OBTENUE:

Mouvement d'unification révolutionnaire (MUR)

Parti du social-conservatisme (PSC, F. Agüero)

Alliance populaire conservatrice (APC, Miriam Argüello)

Parti libéral d'unité nationale (PLIUN)

Mouvement démocratique nicaraguayen (MDN, A. Robelo) (il s'agit d'une réattribution).

NE L'ONT PAS OBTENUE:

Parti intégrationniste d'Amérique centrale (PIAC, fraction A. Arevalo du PUCA)

Parti libéral (PALI)

Fraction Agustín Jarquín du Parti social-chrétien (PSC)

Fraction Eduardo Rivas Garteazoro du Parti social-chrétien (PSC)

Fraction Rappaccioli/Matamorro du Parti conservateur du Nicaragua (PCN)

ENERGIE: UNE PRIORITE POUR L'AVENIR

par Ricardo Pino Robles

Managua, 8 mai (ANN) Une fois la paix retrouvée, le Nicaragua va connaître une relance de ses activités économiques et dans cette perspective, le développement du système énergétique national est une priorité. Tel est l'avis du ministre de l'énergie, Emilio Rappaccioli, qui a désigné la guerre comme principale responsable du retard qu'a pris le programme nicaraguayen en matière d'énergie ainsi que du manque de dynamisme de la demande.

Les besoins en électricité vont augmenter dans le secteur agro-pastoral, et tous les projets industriels et agro-industriels actuellement en cours seront fortement consommateurs d'énergie une fois menés à terme. Le ministre a attiré l'attention sur le fait que l'augmentation de la demande (avec l'irrigation agricole par exemple) pourrait être beaucoup plus rapide que l'accroissement de l'offre. En effet, trois ou quatre ans sont actuellement nécessaires entre le moment où le financement est trouvé et la construction proprement dite de la centrale électrique.

Aujourd'hui, le programme de développement énergétique connaît un retard notable bien que l'Institut nicaraguayen de l'énergie (INE) ait réalisé cette année, grâce à la coopération étrangère, divers travaux d'amélioration de la capacité de production, actuellement estimée à 291 mégawatts. Selon le ministre de l'INE, la demande annuelle maximum est actuellement de 240 mégawatts (et minimum de 190 mégawatts). Cette marge de 51 mégawatts permet de penser qu'il n'y aura pas de rationnement cette année.

Parmi les projets en cours de réalisation, E. Rappaccioli signale en particulier la réhabilitation du système d'interconnexion national, d'un coût total de 25 millions de dollars plus une partie significative du financement en monnaie nationale.

Les principaux pays investisseurs sont l'Italie, la Suède, l'Union soviétique, la RDA, Cuba et l'Espagne. Leur coopération consiste autant en livraisons d'équipements qu'en assistance technique. En 1989, huit millions de dollars et l'équivalent de 4,5 millions de dollars en cordobas seront investis dans ces programmes.

D'autres projets ont été mis en chantier tels que la reconstruction du réseau électrique de Bluefields, la centrale de Rama l'installation de deux petites centrales hydro-électriques, l'une dans le département de Matagalpa, à Wuabule, l'autre dans les environs de Managua (barrage de las Canoas). La seconde unité géothermique du Momotombo en est à l'étape des derniers travaux: équipements de drainage, ponts et chemins se terminent

et cette installation, d'une capacité de production égale à la première (35 mégawatts), est déjà en fonctionnement.

Le ministre a évalué le montant des investissements de cette année à 16 millions de dollars en monnaie étrangère et l'équivalent de 14 millions de dollars en monnaie nationale. La capacité énergétique nominale est de 360 mégawatts (la différence avec la capacité effective s'explique par la paralysation de certaines unités en cours de réhabilitation), dont 50 % d'origine thermique, 30 % d'origine hydraulique et 20 % d'origine géothermique.

Selon les prévisions l'ine et malgré le retard pris sur ses programmes, la capacité énergétique du Nicaragua en l'an 2000 devrait atteindre les 900 mégawatts, sans utiliser le pétrole, ceci dans la mesure où le financement extérieur se maintient.

NIXTAYOLERO : 10 ANS DE THEATRE POPULAIRE

Managua, mai. (ANN) Nixtayolero est "l'étoile du matin" en langue nahuatl. Nixtayolero est une troupe de théâtre. Nixtayolero est désinvolte, audacieuse, choquante, profonde, rafraichissante, féminine, violente, tendre. Nixtayolero, dix hommes qui jouent, qui chantent, qui dansent et font de la musique. Dix hommes qui partent de la culture populaire pour faire de la culture populaire. Des révolutionnaires qui présentent et représentent la révolution nicaraguayenne.

AMADA AMOR

Dans un petit village, l'an dernier, une femme a tué la jeune amante de son mari. De ce crime passionnel, peu commun, la troupe a tiré le thème de sa dernière oeuvre, "Amada Amor" ("Aimée amour"), mettant en scène le comportement de la société nicaraguayenne, le machisme, le rôle des femmes, les relations amoureuses. Les hommes de la troupe jouent les personnages masculins et féminins. "Nous voulons témoigner à partir de l'analyse de nos propres relations amoureuses, nous nous sommes mis à la place des femmes et dans leur rôle pour essayer de comprendre à fond ce qu'elles peuvent ressentir dans notre société" explique Valentin Castillo, membre du collectif.

Le viol d'un enfant par son beau-père, la triste vérité d'une nuit de noces, les moqueries adressées à une femme trompée, autant de scènes fortes par lesquelles la troupe appelle et retient l'attention de son public. Et ce public est bien particulier, ce n'est pas celui d'une salle parisienne ou d'un grand théâtre latinoaméricain, ce sont des paysans, des vendeuses du marché et des ouvriers à qui la pièce a été présentée sur leur lieu de travail.

Le rire et l'étonnement se succèdent dans ces théâtres improvisés, où le décor se réduit à un rideau, une charrrette et quelques paniers.

CULTURE POPULAIRE

La plupart de ces spectateurs n'ont jamais mis les pieds dans un théâtre et n'auraient jamais osé, auparavant, s'exprimer en public sur une pièce. Là, une fois la représentation terminée, encouragés par les acteurs à donner leur opinion, ils commentent de bon coeur.

Quel est le secret de ce succès ? comment parvient-on à fasciner un public aussi peu familiarisé avec le théâtre ? Gerardo Molinares nous raconte la démarche du collectif : "Pendant des années, nous avons enquêté sur la réalité que vivent les gens, nous déplaçant dans les villages de notre région (la région VI, au nord du pays), à Pantasma, à Wiwilí, à Rio Blanco et ailleurs..." en même temps qu'ils mènent ce travail d'enquête sociale, ils réfléchissent à "une proposition esthétique partant de la réalité nicaraguayenne et de la tradition", de manière à réaffirmer et à renforcer leur identité culturelle. "Le plus important a été l'enseignement que l'on a tiré nous-mêmes de ce que nous exprimions dans nos oeuvres.

Nous allions à la recherche de moyens pour combattre certains comportements négatifs observables dans notre société, tels que l'autoritarisme, le machisme, que nous mettions en scène. Nous avons mieux compris ce qu'était la révolution, c'est précisément pour cela qu'il nous a semblé utile de faire un théâtre plus critique, plus subversif, qui tend un miroir à la société. Cela n'a pas été facile, car notre critique est virulente".

LES DEBUTS

En 1979, peu de temps après la révolution, G. Molinares fait la connaissance d'Alan Bolt, alors directeur du département théâtre au ministère de la culture. Il a 14 ans et vit avec sa famille sur une hacienda appartenant à la famille Somoza, près de Matagalpa.

Au moment de la révolution, cette hacienda a été confisquée et transformée en entreprise d'Etat, mais les travailleurs n'ont pas compris pourquoi ils demeuraient des employés et ils ont entrepris des actions de sabotage de la production. C'est alors qu'arrive le groupe d'Alan Bolt, qui présente des chansons, de la musique et propose à quelques jeunes paysans, dont G. Molinares, de participer à de petits sociodrames mettant en scène les problèmes de le collectif de paysans. "Au début, ça ne m'a pas plu, raconte G. Molinares, je voyais le théâtre comme une occupation de désœuvrés, pas comme un vrai travail". Mais le théâtre le faisait tellement rire qu'au bout de quelques semaines, il décide avec trois autres jeunes de s'intégrer à la troupe et de partir avec elle.

Ils s'installent à Matagalpa, dans un local prêté par la municipalité et qu'ils partagent avec les comités de voisinage, un hangar plein de drapeaux et de bandes de gosses. "Les gens ont commencé à dire qu'on était homosexuels parce qu'on vivait tous ensemble, et qu'on s'habillait de drôle de façon, y compris en femme". C'est ainsi que se constitue *Nixtayolero*, une troupe composée exclusivement d'hommes.

En 1981, A. Bolt abandonne le ministère de la culture, à cause de divergences sur la conception du travail: le ministère cherche à populariser les oeuvres culturelles tandis que A. Bolt et son groupe cherchent à apprendre des gens, de leurs traditions, de leurs plaisanteries, de leurs contes et de leurs danses afin de les interpréter. Ils étudient les comportements, l'environnement, la nature. Partant de l'idée que les Nicaraguayens ont une réalité différente et donc une conception différente du monde et de l'histoire, il n'est pas question pour eux d'imiter la culture d'Europe ou d'Amérique du nord.

Au Nicaragua, il n'existe pas de tradition théâtrale véritable de tous temps. Les comédiens ont été des artisans qui, revêtus de costumes qu'ils fabriquent eux-mêmes, dansent et chantent avant tout pour se faire plaisir.

"Ce n'est pas une forme traditionnelle de théâtre que de jouer au milieu de gens qui vendent à manger, qui continuent à discuter et se moquent des acteurs..." souligne Castillo.

Quand A. Bolt leur parle de concepts théoriques, G. Molinares et les autres membres de la troupe ne comprennent rien. Leur cursus scolaire se résume à trois ans d'école primaire. A. Bolt décide donc de les envoyer à enquêter sur ce qu'ils connaissent le mieux, la vie des paysans, avec la mission de noter tout ce qu'ils voient.

AU NICARAGUA ET AILLEURS

En 1983, il se rendent au Brésil pour le troisième festival international de théâtre, dans un avion prêté par les forces armées panaméennes, "peut-être l'ultime geste de solidarité de Torrijos" dit G. Molinares. Au dixième jour du festival, à la nouvelle de la mort du leader panaméen, le groupe anticipe son retour pour donner une série de représentations au théâtre national de Panama en hommage au président disparu. "L'expérience vécue au Brésil a été très riche pour nous, notre travail a été critique, mais le principal était que nous n'étions qu'une bande d'enfants jouant sur la scène et cela reflétait toute la jeunesse et la fraîcheur de notre révolution".

Ils partent jouer pendant cinq mois en zone de guerre, où la politique de la révolution n'est pas toujours bien comprise. Avec des contes, des farces, de la musique paysanne et des bals, ils parviennent à éveiller l'intérêt des paysans. A la troisième ou quatrième représentation, ils commencent à introduire dans leur spectacle des éléments idéologiques propres à faire réfléchir et s'expri-

mer le public sur des problèmes politiques. A deux pas de la Contra, *Nixtayolero* recueille l'opinion des habitants de la région, se rend compte de certaines erreurs commises et en fait part au FSLN.

ART ET AGRICULTURE

En 1984, la troupe voyage aux Etats-Unis et, avec le bénéfice des spectacles, décide d'acheter une ferme, "La Praga", près de Matagalpa. Les traditions culturelles au Nicaragua sont très liées à la vie rurale: on fête les cycles de la lune, les récoltes, les semailles, c'est un des motifs qui les ramène à la production agricole. Ils veulent gérer l'exploitation selon une conception différente, plus écologique. Ils lancent des programmes de reboisement, de conservation des sols, sèment des fruits et des légumes, exploitent le bambou avec lequel se fabriquent les meubles et les jouets. Aujourd'hui, 40 personnes parmi lesquelles des militants du FSLN, vivent sur cette ferme. Les uns se consacrent à l'art, les autres à l'agriculture. Tout le bénéfice des différentes activités est réparti également entre tous.

Toutes ces expériences ont fait des hommes de *Nixtayolero* des gens ouverts, prêts à beaucoup d'abnégation mais également très critiques. "Il est normal de commettre des erreurs mais anormal de ne pas en parler", selon Ernesto Soto, acteur et guitariste du groupe. Tous les artistes de la troupe sont des révolutionnaires. "Malgré les contradictions et certaines déformations qui peuvent exister, la révolution est la seule alternative, elle seule a fait quelque chose pour les gens du pays", disent-ils. Leur théâtre en est la meilleure preuve.

OU EN EST L'EMANCIPATION DE LA FEMME DIX ANS APRES LA TRIOMPHE DE LA REVOLUTION ?

par Raquel Fernández

Managua (ANN) La réussite la plus importante de la femme nicaraguayenne dans sa lutte pour l'émancipation est sans doute de s'être convaincue que sa situation de dépendance n'est pas une loi immuable de la nature mais un problème ayant des causes, des effets et des solutions.

Ce sentiment, partagé par de plus en plus de femmes et de plus en plus d'hommes, est un des principaux facteurs de mobilisation d'une société dont l'avant-garde, longtemps avant d'arriver au pouvoir, avait manifesté sa volonté politique d'affronter la question avec décision.

C'est pourquoi le slogan, popularisé par l'Association des femmes nicaraguayennes *Luisa Amanda Espinoza* (AMNLAE), "Ensemble en tout", avec sa référence implicite à la collaboration entre les sexes en vue de résou-

dre les problèmes sociaux, dépasse l'antagonisme entre l'homme et la femme et attire les unes comme les autres.

LA LONGUE LUTTE DES FEMMES NICARAGUAYENNES

On sait peu de choses sur les civilisations indigènes avant l'arrivée de Christophe Colomb. Les envahisseurs avaient trop intérêt à détruire un passé dont auraient pu s'enorgueillir les Indiens réduits à l'esclavage et qui pourrait les conduire à se rebeller contre les déprédateurs venus d'Europe.

Les recherches, rares et fragmentaires, menées sur le Nicaragua précolombien semblent indiquer qu'existait une forme de matriarcat qui plaçait la femme dans une position éminente. Cet état des choses a été brusquement bouleversé par l'arrivée de milliers d'hommes jeunes et célibataires venus d'une société pré-capitaliste où la femme était considérée comme un objet servant à la satisfaction des besoins physiques de l'homme et/ou à la reproduction de progénitures destinées à hériter de ses biens.

Mais la femme américaine, considérée comme inférieure, n'a que rarement bénéficié de ce dernier statut: elle est restée reléguée à la fonction de reproductrice de la main d'oeuvre esclave, pour le plus grand profit des conquérants. C'est pourquoi, en une étonnante manifestation d'indépendance, les femmes nicaraguayennes ont refusé collectivement de faire des enfants, provoquant la frayeur des esclavagistes qui voyaient dans cette attitude un attentat à la morale religieuse et à leurs intérêts.

L'indépendance du Nicaragua, intervenue en 1821, n'a rien apporté de nouveau. Tout d'abord parce que le pays continuait à dépendre de puissances étrangères, et ensuite parce que trois siècles et demi d'oppression des femmes avaient profondément imprimé dans les habitudes culturelles ce que nous appelons maintenant le machisme. Mais, d'une certaine façon, les Nicaraguayennes avaient confusément conscience que la cause de leurs problèmes n'était pas l'homme nicaraguayen, presque aussi infériorisé et marginalisé qu'elles, mais l'ordre des choses installé par la colonisation, qui avait imposé le sous-développement.

C'est pour cela qu'au Nicaragua il n'y a pas eu d'affrontement entre les sexes et que femmes et hommes ont dû lutter ensemble - et luttent encore - contre les structures aliénantes et déshumanisantes.

Ainsi, au cours des différentes invasions étatsuniennes qui ont commencé au milieu du XIX^{ème} siècle, les femmes ont pris une part active au combat contre les *Marines*. Il y avait des femmes guerilleras dans l'armée de Sandino, qui s'appuyait en outre sur une puissante base logistique et un réseau de renseignements composés par la population féminine. De même, les Nicaraguayennes ont toujours lutté de diverses façons contre la véritable

armée d'occupation de leur propre pays qu'était la garde commandée par les Somoza successifs, dont la finalité était de préserver les intérêts de la puissance étrangère dominante.

Mais au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, les médias et l'avalanche de sectes intégristes ont transformé la mentalité des femmes qui ont fini par considérer leur infériorité sociale comme naturellement liée à leur sexe.

Pourtant, des femmes sont entrées au FSLN dès sa fondation et beaucoup y ont eu de grandes responsabilités. Nombre d'entre elles ont d'ailleurs laissé leur vie dans les combats contre la garde somoziste.

Le FSLN n'avait cependant pas de politique préconçue quant à la promotion de cadres féminins. Il ne faisait qu'offrir à chaque militant les moyens de son développement, au bénéfice de l'organisation. Ce n'est par exemple que des années après que l'on a pris conscience que, pendant la guerre de libération, l'état-major du front *Benjamin Zeledón* (front occidental) - un des plus complexes -, était majoritairement composé de femmes.

La position du FSLN sur la question de la femme n'a pas changé: il ne s'agit pas de promouvoir les femmes parce qu'elles sont femmes, mais de créer les conditions politiques, économiques, sociales et culturelles permettant à chaque individu de développer ses capacités tant pour lui-même que pour son pays, en faisant abstraction de son sexe, de sa race et de sa religion. Pour atteindre cet objectif, le FSLN a considéré qu'il fallait en premier lieu abattre la dictature et assumer le pouvoir, ce qu'il a pu faire grâce à l'appui de l'immense majorité des Nicaraguayennes et des Nicaraguayens.

C'est deux ans avant le triomphe de la révolution que "l'Association des femmes devant la problématique nationale" (AMPRONAC), bras féminin légal du FSLN, a commencé ses activités. AMPRONAC Mobilisait les femmes sur des questions concrètes, comme la situation des prisonniers politiques ou les massacres des jeunes.

En 1979, l'association a pris le nom de "Luisa Amanda Espinoza", la première militante du FSLN morte au combat. Cela fait dix ans maintenant qu'AMNLAE est à la tête de la lutte des femmes pour leurs revendications.

LES FEMMES ET LA LOI

De la loi de "Patria Potestad" (sur l'autorité paternelle). Au Nicaragua, 60 % des chefs de famille sont des femmes. Avant, le père, qui n'assumait aucune responsabilité face aux enfants et n'avait d'ailleurs pas relation avec eux, jouissait seul cependant du pouvoir de décision. Cette situation a commencé à changer en 1982 avec la promulgation, à l'initiative d'AMNLAE -, de la loi "Père, Mère et Enfants" qui règle les relations au sein de la fa-

mille et instaure le partage de la responsabilité entre le père et la mère.

Pour l'instant cette loi, qui signale comme un objectif social la conception d'une famille fondée sur la solidarité, a surtout une fonction didactique, car les femmes y ont peu recours.

Dans le même ordre d'idée, à la même date et à l'initiative de la même organisation, le parlement a voté la loi sur les pensions alimentaires, qui oblige le père à donner un pourcentage de son salaire à la mère pour l'éducation des enfants. Ce texte a également un caractère didactique et reste très difficile à appliquer. D'un côté les hommes ne sont pas disposés à se priver d'une partie de ce qu'ils considèrent comme "leur" argent. Mais par ailleurs, la femme nicaraguayenne, accoutumée à élever seule ses enfants, et éprouvant souvent un profond ressentiment envers l'homme, refuse de réclamer la pension alimentaire dans un réflexe de fierté qui les conduit à penser: "Je vais lui montrer que je n'ai pas besoin de lui pour vivre".

Cette mentalité évolue peu à peu grâce aux efforts réalisés par différentes organisations, et les femmes acceptent plus facilement l'aide matérielle des pères. Ce changement d'attitude est dû entre autres au fait que les femmes prennent conscience que plus l'homme a d'argent, plus il a de possibilité de répéter son comportement et d'être irresponsable avec d'autres femmes. C'est, d'une certaine façon, une manifestation de solidarité féminine.

D'autres questions juridiques restent à régler. Il s'agit tout d'abord de la réforme du code du travail, qui devrait éliminer les aspects discriminatoires en ce qui concerne le droit à l'emploi, les conditions de travail et les bénéfices sociaux.

Il faudrait également réformer le code pénal. A ce propos, le mouvement des femmes demande que des peines sévères soient appliquées aux auteurs de viols et de mauvais traitements à la femme ou aux enfants.

La création du Bureau des droits de la femme (Oficina legal de la mujer), qui dépend d'AMNLAE, est considérée comme un progrès très important. Il offre aux femmes qui se considèrent lésées dans leurs droits familiaux et sociaux, leurs droits de travailleuses ou dans leur personne physique, un conseil spécialisé, gratuit de la part d'une équipe d'avocates, d'assistantes sociales et de psychologues. Cependant sa directrice, Auxiliadora Flores, estime que son succès sera complet le jour où il aura cessé d'exister parce qu'il ne sera plus nécessaire.

LA FEMME ET L'ECONOMIE

De part les caractéristiques culturelles de la société nicaraguayenne, les femmes, depuis toujours, participent activement à l'économie. La presque totalité du commerce

de détail, de la fabrication artisanale ou semi-industrielle des aliments (pain, pâtisserie, friandises, condiments etc), de l'artisanat ou de la petite industrie (hamacs, jouets, cosmétiques, vêtements, chaussures etc.) sont entre leurs mains.

LES FEMMES ET LA PRODUCTION AGRICOLE

Bien que les femmes paysannes aient assumé une bonne partie de la production agricole pour la consommation nationale et qu'elles aient participé activement aux récoltes des produits d'agroexportation, le poids de la coutume continue à les exclure de la propriété de la terre.

Traditionnellement, l'homme recevait le salaire pour le travail de toute la famille au moment de la récolte du coton et du café, et quand il y avait un titre de propriété, il était à son nom. Depuis la révolution, chaque membre de la famille reçoit son salaire en nom propre. Il y a maintenant des coopératives dont les membres sont en majorité des femmes et dont le président est une femme.

Cependant on rencontre encore nombre de situations où les femmes se trouvent marginalisées et se heurtent à des difficultés pour accéder à la propriété de la terre. Quand les membres de la coopératives sont en majorité des hommes, elles se retrouvent souvent reléguées aux travaux domestiques et exclues de l'activité agricole, ce qui fait obstacle à leur intégration à la vie de la coopérative.

LES FEMMES ET LA DEFENSE

La participation traditionnelle des femmes à la défense de leur pays s'est institutionnalisée durant les années de guerre: à la demande des femmes, la loi sur le service militaire patriotique a prévu l'incorporation de celles-ci sur la base du volontariat. C'est ainsi que des milliers de femmes se sont inscrites dans les bureaux de recrutement et ont constitué des bataillons de défense antiaérienne dans la zone pacifique.

De même, les paysannes des zones de guerre se sont intégrées à la défense civile de leurs régions, où elles ont repoussé, les armes à la main, les attaques successives de la Contra contre les coopératives et les villages.

LES FEMMES ET LE MONDE DU TRAVAIL

Au moment de la révolution, cela faisait déjà des lustres que la présence d'une femme à l'université ne faisait plus la une des journaux, mais on continuait à penser qu'elles la fréquentaient plus pour y chercher un bon mariage que pour s'y former. Certaines professions apparaissaient comme le domaine réservé des hommes, telles que celles d'ingénieurs, d'architectes, d'agronomes.

8/3

Pour cette dernière formation, il n'y avait pas d'université dans ce pays pourtant éminemment agricole, et les gros propriétaires envoyaient leurs fils, mais jamais leurs filles, étudier à l'étranger.

La situation a évolué, le nombre des étudiants s'est multiplié dans toutes les spécialités et de nouvelles facultés ont été ouvertes, selon les nécessités du pays. Aujourd'hui, les femmes représentent 70 % du corps enseignant, 80 % du corps médical et para-médical et 40 % des autres professions qualifiées. Mais un point noir demeure: si les lois stipulent l'égalité du salaire, l'égalité de l'accès au monde du travail, les femmes se voient dans les faits marginalisées par la maternité. Le pays n'offre pas suffisamment d'infrastructures d'accueil pour les enfants dont les mères travaillent. Les rares crèches (centres de développement infantile) ferment leurs portes justement à l'heure où commencent les ateliers de formation et les cours du soir pour adultes. Les femmes n'y participent donc pas et prennent peu à peu du retard sur leurs collègues masculins, qui accèdent "tout naturellement" aux postes d'encadrement. Comme ils ne souffrent pas de ces limitations, ils ne cherchent pas de solution à ce problème, qui se perpétue.

Les femmes qui n'élèvent pas d'enfants ou dont les enfants sont déjà grands peuvent envisager la possibilité d'une ascension professionnelle. Les premières, n'étant pas touchées par le problème, ne cherchent pas à le résoudre, les secondes, plus âgées, fatiguées par leur double journée : à la fatigue de leur journée de travail à l'usine, elles doivent ajouter le travail du foyer pour lequel elles ne reçoivent pratiquement aucune aide.

LES FEMMES ET LA CULTURE

La littérature nationale s'enorgueillit d'une pléiade de poétesses et de romancières, dont la plus connue est Gioconda Belli. Son roman, "La Mujer Habitada" est en passe de devenir un best-seller mondial.

Les femmes peintres appartenant au courant primitiviste ou à d'autres courants ont porté au-delà des frontières leur vision de la réalité nicaraguayenne, ainsi que les professionnelles du cinéma, du théâtre et de la danse, dont les créations étaient en butte, jusqu'en 79, à une morale rigide et au "bon goût" en vigueur.

LES FEMMES ET LA SANTE

La grande majorité des Nicaraguayennes n'ont pas reçu une éducation sexuelle suffisante, elles ne connaissent pas leur propre corps, les manières d'éviter les grossesses non désirées et de prévenir les maladies spécifiques. Les avortements pratiqués dans de mauvaises conditions continuent à être la première cause de mortalité chez les femmes adultes, ce qui a provoqué un large mouvement d'opinion pour la dépénalisation, qui a déjà obtenu des résultats. L'avortement thérapeutique est légalisé, mais

pour qu'il soit pratiqué, il doit être approuvé par une commission de cinq membres dont les critères se sont assouplis ces deux dernières années. D'autre part, il existe plusieurs cliniques privées pratiquant des avortements, certaines fixant leurs tarifs en fonction des revenus des patientes. Ces interventions qui ne sont pas légalement bénéficiaires de la tolérance du ministère de la santé. Mais ces réponses restent insuffisantes et l'exigence de dépénalisation de l'avortement, surgie clairement durant la discussion de la constitution en 1986, est toujours d'actualité.

Des campagnes d'information sexuelle se développent, mais sans suivi et d'une manière insuffisante, avec de la bonne volonté mais peu de résultats. C'est pour cela que le mouvement des femmes demande qu'une éducation sexuelle approfondie et sérieuse fasse partie des programmes scolaires.

LES FEMMES ET LA SOCIÉTÉ

La manière la plus visible au Nicaragua aujourd'hui d'accorder de l'importance aux femmes est de les célébrer deux fois par an au lieu d'une... Avant la révolution, on célébrait la fête des mères le 30 mai, maintenant, on fête aussi la journée internationale des femmes le 8 mars. Mais beaucoup de femmes préféreraient se passer de ces journées de célébration et vivre chaque jour l'égalité et la solidarité avec les hommes.

Les Nicaraguayennes, malgré les difficultés qu'elles rencontrent, ont démontré leurs capacités à participer à toutes les tâches sociales. Le mouvement communal, par exemple, a avancé surtout grâce à leur participation. Ce sont elles que l'on voit majoritairement s'activer durant les journées populaires de santé, vaccinant systématiquement les enfants, ou bien durant les campagnes d'assainissement de l'environnement, nettoyant les rues de leurs quartiers pour éviter les foyers d'infection. Les endroits où le mouvement communal est le plus actif le doivent à l'énergie des femmes, qui créent des centres pour les enfants et prennent en charge les divers problèmes de la collectivité avec peu de moyens.

LES REVENDICATIONS

Aujourd'hui le mouvement des femmes nicaraguayennes avancent les revendications suivantes:

- que les investissements dans les crèches ne soient plus considérés comme investissement social mais comme investissement productif (note).
- l'affectation à des postes de travail adéquats durant la grossesse et l'allaitement.
- l'intégration aux conventions collectives d'une clause relative au chantage sexuel, prévoyant le licenciement des hommes qui s'en rendent coupables.

- La définition d'une politique des médias qui promeuve une image différente de la femme, dans le respect de sa dignité et en accord avec son avancée historique.
- La révision du contenu des programmes et textes scolaires qui continuent à véhiculer des concepts sexistes.

En conclusion, si les lois permettent formellement l'égalité des chances, dans les faits il n'en est pas ainsi. Une des revendications les plus vives des Nicaraguayennes est la participation des hommes aux tâches domestiques. Si ces derniers assumaient leur part, les femmes pourraient aspirer à une meilleure intégration professionnelle. Les Nicaraguayennes adressent à leurs compagnons une question jusque-là restée sans réponse: "Si nous n'avons pas eu peur de prendre le fusil, pourquoi avez-vous peur de prendre le balai?"

Note: compte tenu de la crise économique engendré par la guerre, le secteur productif est prioritaire pour les investissements.

POUR DES RAISONS D'IDEOLOGIE OU D'HYPOCONDRIE, NOUS NE VOULIONS PAS NON PLUS DEVENIR DES BOURGEOIS OU DES ROIS...

Managua, 15 mai (ANN). Matagalpa, c'est l'enfance, les lectures, les premières armes en amour et en politique. C'est Carlos Fonseca.

Le commandante Tomás Borge a choisi de rendre hommage à sa ville et à ses habitantes en venant y présenter son livre, le samedi 13 mai.

EXTRAITS POUR LES IMPARTIENTS...

Au bord de la rivière Matagalpa, regardant les hauteurs qui nous contemplent aussi, j'ai lu *Azúl...* Connaissez-vous *Azúl...*? Don Eduardo de la Barra et Don Juan Valera l'ont lu les premiers et ensuite les poètes, les romanciers, les peintres, presque tous les avocats, la plupart des écologistes d'Amérique latine et d'Espagne.

Lisez *Azúl...* C'est Ruben Darío, bien connu, qui en est l'auteur.

Pour ma part, je l'ai lu pendant qu'ils construisaient le pont reliant la ville à l'hôpital, qui est de l'autre côté de la rivière, au flanc du Calvario.

Je lisais là, émerveillé, assis sur les pierres près de l'endroit où venait se baigner une nymphe qui trompait le temps en suçant du sucre dans l'attente d'un satyre vélu qu'elle prendrait pour amant.

Je regardais ma maigre adolescence dépourvue de duvet et d'intonations graves. Je saluais la nymphe avec une voix habitée de jeunes coqs: elle me regardait, faisait la chatte et riait comme une gamine chatouilleuse. Un jour, je la suivis entre les arbres serrés, et je la perdis au détour du chemin.

Un après-midi que je lisais *Azúl...* à côté de mon ami Ramón Gutierrez, un poète arrivé et nous dit que cela faisait longtemps qu'il chantait le verbe de l'avenir. J'ai tendu mes ailes à la tempête, dit-il, je suis né à l'aurore: je cherche la race élue qui doit attendre, l'hymne à la bouche et la lyre à la main, le lever du grand soleil. Nous l'interrogeâmes et il poursuivit: j'ai rompu la harpe flageoleuse aux cordes sans force contre les coupes de bohème et les jarres où écume un vin qui éivre sans donner la vigueur, j'ai arraché la cape qui me faisait ressembler à un histrion ou à une femme et j'ai revêtu un habit splendide et sauvage: mes haillons sont de pourpre.

Encouragé à poursuivre, il dit: l'art n'est pas dans les froides enveloppes de marbre ni dans les tableaux bien léchés. Il ne porte pas de pantalons ni ne parle comme un bourgeois ni ne met les points sur les i. Ramón, mettant les points sur les i, le questionne sur ses griffures: ce sont comme deux lions, Monsieur. Entre un Apollon et une oie je préfère l'Apollon, bien que l'un soit de terre cuite et l'autre d'ivoire.

Nous décidâmes que, plutôt que poète, mieux valait être mathématicien, ou étudier la jurisprudence, ou faire des recherches sur les affections du thymus - puisque l'on a pas encore élucidé si le thymus est oui ou non une glande endocrine, bien que pour des raisons d'hypocondrie ou d'idéologie, nous ne voulions pas non plus devenir des bourgeois ou des rois.

Ce jour-là, nous allâmes à l'hôpital serrer la main des tuberculeux et faire des reproches aux infirmières qui n'étaient pas capables comme nous le faisons de boire dans le même verre que Juancito, un maigre catharreau oppressé qui était notre ami.

(.....) Depuis cette colline, on pouvait voir la scierie et le théâtre Margot, fondé par Antonio Corriols, époux de la belle Madame Delia Morgan, père de la première automobile, de la première installation électrique, de la deuxième bicyclette et du premier quolibet obscène qui arrivèrent à la ville, et père aussi de la floppée des Corriolitos qui jouaient de la guitare et taquinaient le ballon de football avec la même maestria qu'ils faisaient vibrer les mamelons et les motocyclettes.

Je fis mes premières classes avec Maria Corriols, chez les Demoiselles Pérez, Angelica et Perfecta. Elle découvrit un matin que j'avais écrit sans en connaître la signification le mot "Dieu", ce pourquoi Mademoiselle Angelica, qui avait le visage aussi doux que Mademoiselle Perfecta

l'avait amer, en conclut que je serais médium, évêque ou au moins grand dégustateur de peaux.

Quand nous revînmes au parc, en passant près du bistrot "La vie ne vaut rien", nous nous risquâmes à épier par l'étroite fenêtre du "130", le lupanar de la Angela Godoy. Nous nous approchâmes timidement d'une maison à main gauche, je ne sais plus au juste de quoi, où vivait Clementina, la prostituée souriante et solitaire, qui de toutes façons était au dessus de nos moyens. Nous longâmes aussi sans nous arrêter la porte jaune derrière laquelle la bonne "Face de lion" offrait ses services. Toute peinturlurée, laide comme du vomit de sacristain, elle prenait trois fois rien, mais personne n'avait de quoi acheter le masque pour échapper à l'horreur.

Nous nous heurtâmes à Jolea, le portefaix, nous passâmes devant chez la Punaise, qui ne pouvait couper les cheveux sans siffler avec insistance *Cavalleria Rusticana* et nous laissait la tête comme un casque, une invocation, un plateau. Voilà Chavarría, dit Douglas. C'était le policier de l'école qui nous talonnait jusqu'à ce qu'il nous ait rattrappés quand nous faisions l'école buissonnière.

Nous nous dispersions par groupe de plus de trois pour lui crier: "Chavarrín, Chavarriche, le poulain et la pouliche". On lui faisait danser le menuet. Quand il se lançait à la poursuite d'un groupe sur son flanc gauche, un cri s'élevait sur son flanc droit, puis un autre à l'avantgarde et Chavarrín Chavarriche à l'arrière-garde.

Quelques minutes avant qu'on lui passe la camisole de force, il décida de se faire portier au théâtre Margot.

Nous passâmes près du négoce de Pedro Petítuul, qui, vue de dos, représentait la plus courte distance entre deux points. Il était patron du billard où Carlos Fonseca venait vendre le journal *Rumeurs* et jouer au pool. Ce jour-là, nous parcourûmes les bistrotts et les estaminets. En plus de "La vie ne vaut rien", il y avait celui de la Jacinta, celui de Pancho la chemise, près du cimetière, où l'on buvait le verre de l'adieu, et celui de la Cheba, une grosse miséricordieuse qui servait des jocotes (1), des mangues coupées en lamelles, et qui te montrait la sortie d'un mouvement de la fesse gauche quand tu étais insupportable. Celui de Chumbulún où je me suis saoulé pour la première fois en compagnie de Julio Cuarezma quand j'avais quatorze ans.

Je suis saoulé pour la première fois cet après-midi-là, j'essayai de séduire une femme inaccessible, je vomis le lait avec lequel ma nourrice m'avait étouffé quelques jours après ma naissance. Une patrouille nous arrêta tandis que j'insultais la lune pour quelque raison logique et que Julio essayait de m'expliquer que c'était naturellement la faute du soleil.

Le matin, comme je n'étais pas aimable, ils me firent balayer le parc Morazán. Il fallut deux médecins pour soigner ma mère qui s'était évanouie de honte.

(.....) Nous nous couchâmes de bonne heure. Le lendemain matin, ma mère me réveilla pour que je l'accompagne, contre ma volonté expresse, écouter le sermon de l'évêque et par la même occasion lui servir d'enfant de chœur.

Près de l'église, ma mère salua une dame au visage plein de bonté, accompagnée d'un enfant qui portait, sur son nez et ses maigres oreilles, des lunettes aux verres épais, et à la main un cierge blanc orné de motifs dorés. Il allait à la cathédrale pour faire sa première communion, avec un groupe d'enfants recrutés dans les quartiers qui avaient étudié le catéchisme dans un genre de séminaire avec références aux flammes de l'enfer, à la certitude que les péchés véniels mènent au purgatoire et à l'indéchiffrable contradiction de la Sainte Trinité.

Ma mère demanda comment s'appelait le garçon, et la dame répondit Carlos. Je le saluai à peine et il me rendit un geste austère et un regard limpide, bleu. La dame prit quelques pas d'avance et je demandais à ma mère qui c'était. Agustina Fonseca, me dit-elle.

Quand, dans la prison, on m'annonça que Carlos Fonseca était mort, je dis au colonel Nicolas Valle Salinas: Carlos fait partie de ces morts qui ne meurent jamais.

Couché sur le dos, sur le grabat qui était tout mon espace, je fermai les yeux pour voir l'homme crucifié navigant sur une forêt d'écume qui couvrait presque toute la stupeur.

Du fonds de mes entrailles, je contemplai sa première communion, les lentilles de contact égarés entre les manuscrits, le démarrage du tracteur, la pilule contraceptive qu'il avait avalée pensant que c'était un médicament pour la fièvre, les petits sauts de joie quand nous nous étions retrouvés après tant d'années.

Je vis sa mélancolie, le fusil qui battait ses pieds écorchés par les marches, le ciel bouché de pluie, la poudre pénétrant les jardins et les projets. Je vis aussi la douleur, l'infarctus de certaines consciences, la poitrine envahie de paysages, le filet de sang qui débordait la surprise, la panique de ceux qui n'étaient pas sûrs de cette mort, nos rêves.

Tout à coup, je te vis enfant, Doña Agustina te lavait et tes langes sentaient le savon. Je vis tes bonbons cherchant le palais du monde, je vis comment tu avais volé une serrure pour fabriquer, dans ton atelier de pierre et de bois, la clé maîtresse. Je vis tes serments, les lignes de vie et les lignes de mort, le temple d'où tu chassas l'ordure à coups de verges.

Il était très clair qu'il n'y avait ni pleureuses ni tentures ni messe pontificale. Il était parfaitement évident que pleuraient les merles moqueurs et les musiciens, que s'habillaient de deuil les arbousiers et les anciens. Les caféiers retenaient leur floraison et leur souffle.

Ici, dans ma cellule, je pouvais sans témoin m'abandonner à la déchirure, traîner les statues dans les pierres, envoyer ton souvenir au diable, compagnon, pour trouver le repos.

Je pouvais attendre avec confiance le jour où les gens me demanderaient qui était cet homme qui pleurait chaque mois de février, qui n'allait pas aux mariages, mais assistait aux enterrements des sacrifiés, qui était obsédé par les bébés et les champs de café, par le coton et le bourdonnement des abeilles, qui aimait lire et distribuer des friandises et des aiguilles aimantes.

Je l'ai su ce matin et je suis encore frappé d'anesthésie, je touche mes testicules, moineaux humiliés. Je me vois le coeur et c'est de l'iode, frère, il est triste, il ressemble à une forêt sous la pluie à six heures du soir. Je suis étourdi de présages: j'ai le remord de l'optimisme.

Je crois toujours aux avenues et aux étendards et ça me fait si mal de penser que tu ne seras pas là. Seulement ton nom, ton poids spécifique, tes lunettes, tes mots. Mais toi, ce qui s'appelle toi, la cicatrice sur ta poitrine, l'ongle incarné que t'avait enlevé Luz Daniela, les jambes exercées aux marches interminables, tu ne seras pas là.

Disparues aussi tes expressions à toi, Matagalpa blessée comme le jus des pitahayas (2) et les cauchemars. Où sera ton geste pour te gratter la tête ? et ton pantalon de coutil, tes mains nouant les lacets des bottes de sept lieux, ton goût pour le café et l'indioviejo (3) et la poésie de Pound ? disparues tes races très nobles et très fécondes, la glace à la vanille tant convoitée après le travail d'hier, les nouvelles réflexions sur les problèmes de demain, le moment pris chaque soir aux premières heures de la nuit pour penser à la mère, aux enfants et au concret des lois concrètes de l'histoire d'ici et de ses alentours.

Tu ne seras pas là quand les cloches annonceront les clairs clairons et quand la plus belle sourira au plus brave des vainqueurs. Quand nous te déposerons parmi les hymnes et les coups de feu, tayacan (4), vainqueur de la mort, quand des milliers de cris poseront sur tes os des caresses et des baisers.

C'est vrai. L'aube n'est plus une tentation. Doña Agustina est venue à ton enterrement et dans ses yeux l'on voyait des fusils et des larmes. Sont venus les charpentiers, les marchands de souvenirs, les gymnastes, les professeurs d'orthographe, les rêveurs, et les petits enfants sont venus. Les neuf hommes t'ont porté sur leurs épaules. Le peuple entier t'a porté vers la lumière qui ne

s'éteint pas.

Alors, ont carillonné les cloches et les drapeaux disaient: où es-tu, Carlos? où es-tu, frère aimé ? parce que cette terre continue malgré tout à tourner, mon frère.

Notes :

- (1) jocotes: fruits.
- (2) pitahayas, fruits au jus très rouge.
- (3) indioviejo: plat commun au Nicaragua à base de viande, de maïs, de légumes et de menthe
- (4) tayacán: mot nahuatl désignant chez les tribus précolombiennes le chef possédant à la fois la force physique, le courage, la sagesse, la connaissance, la générosité etc.

EN BREF :

L'APPROVISIONNEMENT PETROLIER

par Carolina Mairena et Ricardo Pino Robles

Managua, 25 mai (ANN) Au cours d'une entrevue accordée à l'ANN le ministre de l'énergie, Emilio Rappaccioli a informé que 78 % des besoins en pétrole (740 tonnes) sont garantis pour cette année, 580'000 tonnes provenant des pays socialistes membres du Conseil de l'aide économique mutuelle (CAME) .

L'URSS fournit 40 % de la demande nationale (30'000 tonnes), devant la RDA et Cuba (90'000 tonnes), puis la Tchécoslovaquie (60'000 tonnes) et la Bulgarie (40'000 tonnes).

Dès le mois de juin dernier, tous les contrats étaient établis pour l'approvisionnement en pétrole brut, grâce à une gestion meilleure que celle des années passées qui avait provoqué des situations critiques pour le pays, privé de combustibles pendant certaines périodes. Actuellement la provision de pétrole est suffisante pour couvrir les besoins des divers secteurs pendant neuf mois.

36 % du pétrole brut est destiné au transport aérien, terrestre et maritime, 26 % à la production d'électricité (dans les usines thermiques qui fonctionnent à base de combustion de bunker, un dérivé du pétrole), 15 % est utilisé par le secteur industriel, 9% par le secteur agro-industriel, 9 % par le secteur public. Les 5 % restant correspondent à la consommation domestique, sous forme de gaz liquide ou de kérosène.

La facture pétrolière représente entre 17 et 20 % du total des importations. Selon les informations de l'INE, les combustibles les plus demandés au Nicaragua sont le fuel, le diesel, le gaz liquide et le kérosène. Le ministre a assuré que le gouvernement cherchait le

moyen de se procurer les 160'000 tonnes de pétrole qui manquent pour couvrir l'ensemble des besoins cette année. Bien qu'il ne l'ait pas précisé, il semble que certains pays du CAME pourrait augmenter leur quota de livraison pour venir en aide au Nicaragua, comme cela a été fait les années précédentes.

L'agence de presse du Nicaragua, ANN Agencia Nueva Nicaragua, Apartado 435, Managua, Nicaragua. Directeur: Roberto García Boza.

Prix annuel pour particuliers : Ffrs 450.--/Sfrs 135.--
pour comités de solidarité : Ffrs 700.--/Sfrs 250.--
pour institutions : Ffrs 1'000.--/Sfrs 350.--

UN PAIEMENT SEMESTRIEL EST POSSIBLE

Vous pouvez vérifier la durée de votre abonnement par le biais du numéro du bulletin qui figure au-dessus de votre nom sur l'étiquette d'envoi.

Editeur: Martin Muheim. Rédactrice responsable à Zurich: Alma Noser. ANN Agencia Nueva Nicaragua, case postale 236, CH-8042 Zurich.

